

De l'infiniment petit en littérature. Espaces nanoscopiques

Daniel Castillo Durante, Université d'Ottawa

Résumé

D'un côté, les paysages grandioses de la cordillère des Andes, et de l'autre, un jeune dont la myopie n'est pas synonyme de résignation. Bien au contraire, c'est grâce à sa à elle — sa *myopie* — qu'il parvient à se réappropriier l'espace sud-américain que l'impérialisme états-unien et la mondialisation des marchés présentent à tort comme marginal.

Une terre volcanique, une culture millénaire éruptive (le Mexique) et, soudainement, la recherche nanotechnologique venue des États-Unis frontaliers permettent au lecteur d'assister à une mise en scène ironique de la fracture entre le capital et l'idéologie.

Mots-clés

Minuscule, topologie lilliputienne, insignifiant, nanoscopique, regard, myope, exil, espace, écriture, littérature

➤ Pour citer cet article :

Castillo Durante, Daniel. 2019. « De l'infiniment petit en littérature. Espaces nanoscopiques ». *Zizanie*, dossier « L'exil en situation d'exiguïté dans la francophonie internationale », sous la dir. de Julie Delorme et Simon Harel, vol. 3, no 1 (automne), p. 51-57. En ligne.
<https://www.zizanie.ca/de-linfiniment-petit-en-litterature.html>.

La besace du myope

À l'époque où je vivais une partie de mon adolescence au Pérou, les paysages fracturés des hauts plateaux andins contraignaient mon regard de myope à une appréhension miniaturisée de l'espace. Le lointain ne pouvant être saisi que grâce à une contraction oculaire exacerbée de ma part, c'était en fait mon corps tout entier qui se mettait à l'affût. D'autres organes furent alors sollicités en guise de compensation. Je regardais aussi avec l'ouïe et j'écrivais avec les pieds. À l'aide de mes deux mains, j'encadrais la monture de mes lunettes pour les transformer en jumelles. Plutôt que d'être augmenté, mon paysage à moi se faisait image de poche qu'il m'était dès lors possible de cartographier en fonction d'une topologie lilliputienne. Je n'avais surtout pas le regard « américain » (*the Hollywood American way of watch*) qui se plaît à nous confronter au gigantisme de l'effet de réel. Mon regard à moi, je m'en rends compte à présent, était périphérique, fondamentalement nanoscopique et éloigné de toute visée hyperbolique. C'était un regard marginal ayant trempé tout d'abord dans la *garúa* de Lima et ce brouillard qui gagne la côte du Pacifique en face de la capitale péruvienne où l'apparition du soleil est mise en échec par la conjonction des courants du Niño et de Humboldt.

Photographe amateur, je laissais la rugosité éblouissante des montagnes me faire tourner le dos à la mer et prendre la route des Andes. J'étais ébloui par la lumière de la Sierra et par les crêtes d'une cordillère qui taillait l'horizon à coups de volcans dont le sommet se perdait dans les nuages. Ma perception de la succession de vallées et de précipices où se cramponnait la route n'était que métamorphose en modèle réduit d'un paysage sur lequel mes yeux n'avaient aucune prise. Alors que les yeux des hypermétropes sont comme des crampons qui s'accrochent aux textures du lointain, mon regard myope glissait sur les masses ocre de la cordillère pour ne retenir qu'un détail infime et pourtant évocateur de l'ensemble dans mon esprit. Cette logique métonymique de l'équarrissage du réel qui caractérisait mon regard aura par la suite, bien entendu, investi mon écriture sous-tendue par la myopie. Chaque pan de montagne faisant l'objet d'un braquage prémédité de longue haleine, le tableau était lent à venir et surtout réduit à son expression la plus minimale.

Nous voilà donc dans le minimalisme qui mobilise le regard myope, le mien en tout cas, prêt quand il le faut à décliner le réel au profit d'une saisie en trompe-l'œil du phénomène. Mes yeux faisant corps avec le verre, il m'arrivait aussi de les casser contre les écueils du lointain. Une manière comme une autre, diront certains, d'emboîter le pas à Œdipe. Un Œdipe lui aussi périphérique et rabougri s'il en est. Masqué, mon regard était incapable de se ressaisir lorsque les orages de la cordillère s'abattaient sur lui. Aussi est-ce à partir de cette expérience plutôt tâtonnante de la contemplation des hauts plateaux andins que j'ai amorcé une sorte de déprise face au phénomène. Dès lors, voir s'est avéré un exercice actif d'une forme de cécité physique qui, à force de faire le vide en elle-même, parvient à crever le premier regard. Ainsi dévoilée, elle ne pouvait être qu'un obstacle entre le phénomène et ma conscience. Bien que mes propos puissent être interprétés comme une forme d'éloge

de la myopie, après avoir cassé une quantité non négligeable de montures, tellement ma révolte d'enfant à l'époque ne connaissait pas de limites, j'ai fini par m'en accommoder au point d'y trouver ce mirador penché sur l'infiniment petit révélé enfin par l'écriture.

En effet, l'écriture s'est proposée à moi comme un atelier nanographique sous lequel j'ai, un à un, mis à l'abri une bonne partie de mes jouets avant que les vents imprévisibles de la cordillère ne déferlent sur mon foyer fait de bric et de broc, d'un père artiste obsédé par le détail dans ses toiles et d'une mère qui taillait son exil dans le cadre d'un rétroviseur, celui tout au moins de mon enfance. Beaucoup d'années plus tard, dans une de mes nouvelles, « Le feu et la frontière » (Castillo Durante, 2014, p. 157-161), j'ai essayé de rendre compte de cette tension entre l'espace andin, vaste et farouche, et l'infiniment petit d'un regard qui voyait dans le feu la seule option possible pour traverser la frontière. Aussi ce feu était-il la racine qui poussait vers le bas la représentation du réel pour ne la livrer qu'en charbons de mots. Le microrécit « La *puna* et l'eau du voyage », pour ne citer que lui, découvre dans la cristallisation du fragment, et à partir d'une logique de mise en abyme, l'extrême intensité que le phénomène de la myopie permet de comprendre comme étant la substitution d'un objet par sa dépouille :

La frontière argentine était déjà derrière quand il se retourna vers sa mère : assoupie, elle ne pourrait l'empêcher de s'aventurer dans le couloir et, pourquoi pas, gagner le wagon-restaurant tant qu'à faire ! Il savait qu'il était tout près de la locomotive, là où le sifflet sonnait trois fois avant que le train ne disparaisse sous un des nombreux tunnels émaillant la cordillère. C'était ça la Bolivie, un plateau de volcans. Du moins, c'est ce qu'il s'imaginait en observant le sommet enneigé des montagnes. En quittant Buenos Aires pour aller au Pérou, son père avait dressé la Bolivie comme un obstacle qu'il faudrait franchir pour réunifier la famille. N'ayant pas les moyens de se payer deux billets d'avion, la mère avait pris le train avec son fils pour se rendre à Lima. Elle avait tout vendu, y compris un rocking-chair à dossier canné sur lequel elle prenait sa tasse de café noir le matin, son seul luxe de locataire dans un immeuble miteux du centre-ville.

Tout au bout du wagon, un réchaud à gaz chauffait l'eau dont les voyageurs avaient besoin pour boire leur maté à longueur de journée. Alors qu'il cherchait à ouvrir la porte coulissante précédant les toilettes, un brusque écart du train lui fit se cogner la tête contre le support du réchaud et le voilà ébouillanté pour le reste du voyage. Aucun cri ne sortit de sa bouche malgré des brûlures qui marqueraient son épaule droite pour la vie. Il ne fallait pas réveiller maman qui se donnait tant de peine pour attraper l'homme qui l'avait quittée elle et son enfant sans crier gare. La douleur de maman et sa quête obstinée était un baume, tout compte fait, dans ce wagon qui roulait la nuit sur les hauts plateaux des Andes (Castillo Durante, 2016, p. 46-47).

À l'affût d'intensités qui ne se mesuraient pas en écran géant, il me fallait compenser ma faiblesse visuelle par une prise palpable du paysage que, loin de s'offrir à moi, je devais m'approprier en chasseur furtif. Voilà comment le très lointain se métamorphosait en infiniment petit pour accéder à cet espace de lumière où les Andes, la colonne vertébrale de l'Amérique du Sud, réclament un regard d'oiseau de proie pour se repérer entre ciel et terre. À plus de quatre mille mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, le profil de la cordillère suscitait chez moi une perception en quelque sorte nanographique. Sans cette appréhension en échelle réduite, mon œil habitué aux espaces rapprochés et exigus de la ville aurait eu du mal à distinguer la spécificité du grain d'image qu'il devait fixer au moment de se confronter à l'immensité des hauts plateaux andins.

Le port de lunettes se doublait de celui d'un appareil photo dont le zoom me permettait de cibler le détail lointain afin de l'intégrer à un ensemble d'images que ma myopie se plaisait ensuite à tisser en une sorte de patchwork où le paysage se transformait en modèle hyperminiaturisé, poussière de réel. L'infiniment petit m'est apparu dans sa forme la plus exacerbée à l'époque de mes premiers voyages entre le Pérou, la Bolivie et l'Argentine, mon pays natal. L'exiguïté pour moi était d'abord toute forme de frontière qui m'empêchait cette appropriation de l'exorbitant à partir de ma myopie. Or, ma myopie fut *aussi* dès le début, j'en suis conscient, un choix qui s'imposa à moi : se rapprocher de l'infiniment petit pour mieux comprendre l'horizon comme lieu de l'infini. C'est aussi une forme de dépouillement tout comme l'exil. Curieusement, voir le grand, c'est d'abord se faire tout petit.

Accepter que l'on puisse embrasser d'autres langues, d'autres cultures et d'autres lieux, aura donc commencé pour moi par un apprivoisement du tout petit, y compris des phénomènes linguistiques dont j'ai toujours cherché — avec mes oreilles de myope — à bien saisir les différentes logiques d'opposition phonologique. Le français, langue d'adoption en ce qui me concerne, émerge ainsi comme un soleil errant dans l'horizon de mes premières fuites d'adolescent. Parler une langue étrangère, parler l'Autre, le Divers, c'était d'abord capter l'infiniment petit dans l'agonistique phonologique au cœur de chaque système linguistique. Nous savons tous depuis Saussure que, dans une langue, il n'y a que des différences. D'instinct, pour moi, elles opéraient dans une saisie nanoscopique d'une francophonie que j'entrevois alors aussi lointaine que la crête enneigée de la cordillère. Mon français à moi, bricolé de toutes pièces, en tous points rapaillé, aura donc été la coquille d'une expatriation artisanale, montée pièce sur pièce, comme une de ces maisons en rondins transplantées qui, au bord d'un lac, témoignent d'un passé fait de ruptures et d'acclimations. L'horizon de la fuite, par exemple, ou d'un exil qui n'ose pas dire son nom. Ou celui de la fuite tout autant lorsqu'elle frappe l'univers domestique et que la myopie devient un abri dans lequel placer ce qui reste des jouets de l'enfance. La myopie que j'évoque ici est également associée, dans mon imaginaire, à l'adolescence qui me vit grandir dans un pays andin alors que je venais d'un espace urbain — Buenos Aires — dont le fonctionnement en trompe-l'œil avec l'Europe

m'avait fait croire que je pouvais vivre en tournant le dos au monde indigène qui a façonné le rythme vital de l'Amérique dite latine.

Dans cette perspective, la vision que je décris s'inscrirait donc dans une forme de rapetissement ou de rapetissure du rapport à autrui. Cela explique, ne serait-ce qu'en partie, pourquoi la plupart de mes personnages masculins (c'est le cas notamment dans *La passion des nomades*, *Ce feu si lent de l'exil*, *Le silence obscène des miroirs* et dans la nouvelle « La déprise » de *Fuir avec le feu*) ont du mal à surmonter l'écart entre une vision nanoscopique de l'autre et la relation interagonistique susceptible d'aboutir à une rencontre authentique. La réciprocité dans l'intensité ne se révèle, pour la plupart, que lorsque la fuite est sur le point de s'amorcer ou que la trahison est déjà venue corrompre l'échange. Dans *Ce feu si lent de l'exil*, Frédéric aura quitté l'exiguïté de son exil parisien pour se retrouver dans un espace montréalais, « *ancho y ajeno* » comme dit l'écrivain péruvien Ciro Alegria, enfin confronté au regard hypermétrope.

Dans ce contexte, le concept d'exiguïté de François Paré (2001 [1993]) pourrait être détourné de sa fonction canonique pour s'appliquer au déficit inhérent à une vision nanoscopique du rapport au monde. Cette dernière ne présuppose donc pas seulement une réduction de volume, mais l'abolition surtout d'une distance qui enveloppe toujours le Divers en tant que condition de possibilité de la liberté qui le sous-tend. C'est justement la remise en question du monde nanoscopique que certains de mes personnages parviennent parfois à mettre en place.

Être myope, c'est-à-dire fermer à demi les yeux, c'est ne pas prétendre à une vision qui se ferait dans la violence d'une appréhension frontale de l'image. La myopie serait ici ce geste de perception oculaire qui se poserait comme un velours sur la rugosité de l'obscène métamorphosé en écran géant. On nous obnubile avec l'immensité des étendues canadiennes presque aussi étalées que celles de la Russie alors que le regard de beaucoup de mes personnages n'en retiendra que l'intensité de certains cafés à Montréal, à Ottawa ou à Toronto. Et cela souvent dans la pénombre ou baignant dans les franges interlopes d'une lumière à l'agonie. L'infiniment petit en littérature serait donc pour moi cet espace bricolé en silence dans les coulisses d'une conscience pour laquelle la frontière fera toujours corps avec le feu.

Tout comme le réel, la *petitesse* trouve son origine dans une perception dépravée (Baltrusaitis, 1955). Elle n'existe que dans le regard qui la fixe et dans l'écriture qui, en la représentant, lui transmet un désir – *conatus* (Spinoza, 1990 [1677]) – de transformation. En effet, rien n'est petit, rien n'est grand, tout est dans l'œil de celui qui observe. La nanification de l'objet n'est que pur trompe-l'œil, car, en réalité, il ne s'agit que de son image. Cela explique que, de l'espace, nous ne retenons qu'une dépouille. Ce sont ces dépouilles de l'altérité (Castillo Durante, 2004) que l'écriture du myope s'obstine inlassablement à épingle sans jamais

parvenir à vraiment les apprivoiser. Plus le regard du myope se crispe sur le passé, plus l'exiguïté se révèle un lieu de métamorphose et de mirage tout à la fois.

Popocatepetl

Il avait toujours aimé enseigner. Mais comment faire en sorte que la passion qui vous anime puisse mobiliser les autres ? Son domaine était l'infiniment petit. La nanotechnologie. Le mot qui le désignait ne voulait rien dire. Le phénomène demeurait insaisissable. Aucune étiquette ne pouvait l'embrasser. La puissance de la nature, absolument supérieure à celle de l'homme, résidait dans la combinaison de microparticules dont le travail se faisait toujours à l'insu des technologies, même les plus sophistiquées. En appliquant la nanotechnologie à la vulcanologie prospective, il avait créé ce qu'il appelait dans son jargon une « approche interagonistico-nodale des éruptions mathématiquement imprévisibles ». Subventionnée par un milliardaire mexicain dont le fils aîné avait été tué par l'éruption du Popocatepetl alors qu'il parcourait l'une de ses haciendas dans l'État de Puebla le 5 mars 1996, la recherche de notre héros ne connaissait pas de frontières. Grâce à son verbe enflammé et à sa maîtrise de plusieurs langues, il connaissait la manière de tenir en haleine son auditoire. C'était d'ailleurs en assistant à l'une de ses conférences au Tecnológico de Monterrey que le milliardaire avait été séduit. *Dites-moi ce qu'il vous faut pour que nous comprenions pourquoi la Terre veut tous nous calciner*, avait-il murmuré dans l'oreille gauche du chercheur à la sortie de l'amphithéâtre où avait eu lieu la conférence. Il avait cru au début qu'il s'agissait d'un de ces anonymes qui vous approchent pour vous faire part d'un enthousiasme passager, mais quand on l'informa qu'il s'agissait d'une des plus grosses fortunes du Mexique, le nanotechnologue fit appel aux registres les plus enflammés de son savoir académique pour que son mécène en herbe morde à l'hameçon.

Depuis, il voyageait en première pour se transporter d'un continent à l'autre, et c'est en avion privé qu'il survolait régulièrement les 5 426 mètres d'altitude du volcan qui était à l'origine de la disparition prématurée de l'héritier du milliardaire. Puis, à son grand étonnement, un beau matin, il reçut une invitation de son protecteur pour lui rendre visite dans sa mansion de Cuernavaca à 92,3 km de México D. F. Jusque-là, ses rapports et ses documentaires avaient suffi, mais voilà que le bailleur de fonds voulait le rencontrer en personne. Cela l'intriguait et l'inquiétait à la fois, car il avait pris goût à sa liberté et ce passage obligé par la résidence secondaire du milliardaire était comme un rappel à l'ordre. C'était le début de la saison des pluies et les collines de la ville avaient le vert vif d'un écrin d'émeraudes.

– On me dit que, depuis que je subventionne vos travaux scientifiques, vous négligez le travail sur le terrain et vous ne vous déplacez plus qu'en avion et en hélicoptère aux quatre coins du globe, dit l'hôte en rencontrant le chercheur autour d'une table sous les arcades d'une terrasse ayant les montagnes de la Sierra Madre comme toile de fond.

– Monsieur, l’infiniment petit exige parfois que l’on prenne de l’altitude afin de mieux comprendre le phénomène. Comment voulez-vous autrement que mon approche interagonistico-nodale des éruptions mathématiquement imprévisibles puisse être mise en corrélation avec les différents systèmes éruptifs planétaires ? fit l’autre sans se démonter.

Le milliardaire, une flûte de champagne à la main, se tourna alors vers ses invités et dit d’une voix à peine ironique :

– Vous comprenez maintenant pourquoi je subventionne les travaux de cet homme? Parce que sa parole, n’en déplaise à la discipline qu’il pratique, pète plus haut que le cratère du Popocatepetl lui-même.

BIBLIOGRAPHIE

Baltrusaitis, Jurgis. 1955. *Anamorphose ou perspectives curieuses*. Paris : Perrin, 82 p.

Castillo Durante, Daniel. 2004. *Les dépouilles de l’altérité*. Montréal : XYZ éditeur. Coll. « Documents », 212 p.

---. 2014. « Le feu et la frontière ». Dans *Fuir avec le feu*. Montréal : Lévesque éditeur. Coll. « Réverbérations », p. 157-161.

---. 2016. « La puna et l’eau de voyage ». Dans *Étrangers de A à Z*. Montréal : Lévesque éditeur. Coll. « Réverbérations », p. 46-47.

Paré, François. 2001 [1993]. *Les littératures de l’exiguïté*. Ottawa : Le Nordir, 230 p.

Spinoza, Baruch. 1990 [1677]. *Éthique*. Intro. et trad. par Robert Misrahi. Paris : Presses universitaires de France, 497 p.

Notice biobibliographique

D’origine argentine, Daniel Castillo Durante est l’auteur de six essais, cinq romans, un recueil de nouvelles et un recueil de microrécits. Il a été lauréat du prix Victor-Barbeau 1995 de l’Académie des lettres du Québec (*Du stéréotype à la littérature*, essai), du prix littéraire *Le Droit* 1999 (*Les foires du Pacifique*, roman), du prix Trillium 2007 (*La passion des nomades*, roman), et finaliste au prix des lecteurs de Radio-Canada 2012 (*Le silence obscène des miroirs*, roman). Professeur de littérature à l’Université d’Ottawa, il est membre de la Société royale du Canada.